
M A N U S C R I T

LA FILLE DANS LE BOCAL À POISSON ROUGE

de Morris Panych

Traduit de l'anglais (Canada) par Blandine Pélissier

cote : ANG10N852

Date/année d'écriture de la pièce : 2002
Date/année de traduction de la pièce : 2007

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

LA FILLE DANS LE BOCAL À POISSON ROUGE

de
Morris Panych

Texte français
de
Blandine Pélissier

(Version du 2 mai 2009)

Pour tous droits de représentation, contacter
A g e n c e D r a m a - Suzanne SARQUIER
24, rue Feydeau - 75002 Paris
Tel : +33 1 40 26 70 07 - Fax : + 33 1 45 08 42 07
dramaparis@dramaparis.com

Blandine Pélissier : +33 9 54 58 51 66 - blandine.pelissier@nousautres.net

LE LIEU

La pension de famille de Sylvia et Owen, au début des années 60, au Canada.

LES PERSONNAGES

Monsieur Lawrence

Sylvia, mariée à Owen

Owen, marié à Sylvia

Iris, leur fille

Mademoiselle Rose

ACTE UN

Noir. Un plongeon dans l'eau. Des bulles. La lumière monte sur IRIS, une précoce fillette de dix ans, dans la pièce principale d'une vieille maison aux murs baignés de vert-de-gris, comme un endroit submergé à marée haute. Iris, qui porte un masque de plongée, s'entraîne au dos crawlé. Ses parents tentent de ne pas lui prêter attention.

IRIS. - Ce sont les tous derniers jours de mon enfance.

SYLVIA (*lisant*). - Iris.

OWEN (*dessinait*). - S'il te plait.

IRIS. - Elle fut somme toute assez agréable. Une vie de roses trémières, de scarabées écrasés et de confiture.

Elle poursuit sa nage autour de la pièce.

Mes parents ne vont rien remarquer, bien sûr. Ils ont d'autres préoccupations.

OWEN (*plongé dans son dessin*). – Ne dis pas "préoccupations"; tu n'as pas l'âge.

IRIS. - Ma mère dit qu'on sait quand on a grandi.

Posant la tête sur les genoux de sa mère.

C'est le moment où on cesse d'être heureux et où on commence à se souvenir du temps où on l'était.

Elle soupire.

SYLVIA. - Pousse toi.

La lumière change progressivement dans la maison sortie de l'imagination et de la mémoire de la petite fille. Il y a de la brume, dedans comme dehors. Pendant qu'elle parle, les parents se retirent dans leurs mondes respectifs ; Sylvia dans la cuisine, Owen dans la cave.

IRIS. - J'habite dans un pays où il ne se passe jamais rien. Dans une ville où il ne se passe jamais rien. Dans une maison où il ne s'est jamais vraiment rien passé. Jusqu'à maintenant. Octobre. Nous sommes à la veille de mon onzième anniversaire. Il y a de la brume qui rampe dans la rue. Qui se cache dans les fossés. Qui regarde par les fenêtres. Je suis partie marcher au bord de l'eau. Le missel catholique du dimanche, introduction de l'Évêque Sheen, posé en équilibre sur ma tête, j'enjambe prudemment les rochers, en posant gracieusement un pied devant l'autre. L'aisance est essentielle par les temps qui courent. Je m'entraîne à être un

des membres de la famille royale. Plus loin, il y a des feux, et des pêcheurs d'éperlan jettent leurs filets. Encore plus loin, les coques métalliques cognent contre le quai. Mais ici, tout est calme. Je commence la cérémonie. La lune fait une brève apparition. Je sais qu'il y a des crabes cachés sous les rochers, mais sinon je suis seule. Là, sous l'arbousier, je prie pour sa petite âme. Si on veut que son poisson rouge ait une chance d'aller au paradis, on évite de le balancer dans les ouatères. C'est pourtant ce qu'a fait ma mère. Alors j'enterre ce bâtonnet de poisson pané en son honneur.

Elle se signe.

Comment le monde va-t-il continuer de tourner sans Alakermaisse, ça je me le demande! Je crois qu'il n'y arrivera pas. Ce matin, quand il y a eu la sirène d'alerte aérienne à l'école, j'ai su immédiatement ce qu'il s'était passé. Pauvre petit Alaker. Hier, j'ai passé toute la soirée à le regarder tenter vaillamment de se redresser dans son bocal. Un œil désespérément tourné vers le haut. Ma mère le regardait aussi. Mon père regardait ma mère. Et nous avons tous sombré dans un puits de mélancolie sans fond. Et quand j'ai entendu la sirène ce matin, j'ai compris. C'est lui qui faisait tenir le monde.

MADemoiselle ROSE (*Apparaissant dans un cercle de lumière*). - Et peux-tu me dire comment il s'y prenait?

IRIS. - Ne me demandez pas. C'est un vrai mystère. Il faut y croire, c'est tout.

MADemoiselle ROSE. - Ah bon ?

La lumière s'élargit et, dans le fond, Mademoiselle Rose se prépare à sortir.

IRIS. - Et pendant que tout le monde se précipitait sous les pupitres – ce n'était qu'un exercice – je suis restée toute droite et j'ai dit un acte de contrition pour Alakermaisse, qui devra, selon Sœur Anamelda, passer un temps indéfini dans les limbes, ce lieu pour les sans-baptême, non loin du paradis. Ce soir, nous attendons les nouvelles en écoutant la radio crachoter "The Lonely Bull", de Herb Alpert. Le monde entier retient son souffle. Non seulement il y a des missiles russes à Cuba, mais Elisabeth Taylor est toujours avec Eddie Fisher. Pauvre Debbie Reynolds.

MADemoiselle ROSE. - Si on me demande, je suis au club des anciens combattants.

IRIS. - Il va y avoir une guerre atomique, au cas où ça vous intéresserait. Ah, au fait. Mon poisson rouge est mort. J'espère que ça vous fait plaisir.

MADemoiselle ROSE. - Ne jamais trop s'attacher aux choses qui partent dans les cabinets, ma cocotte.

Elle sort.

IRIS. - Mademoiselle Rose travaille à la conserverie. Les gens qui passent leurs journées à vider des poissons sont très cyniques. En attendant, ma mère est en

haut, un oreiller sous les pieds et un gant d'eau froide sur le front. Mon père veille à ses côtés, en silence. À l'écoute de ses moindres soupirs. D'habitude, il passe ses journées à grafouiller à sa table à dessin, en rêvant à Paris. Il voudrait pouvoir contempler un jour, de sous l'Arc de Triomphe, la perspective des Champs-Élysées jusqu'au Louvre. Il paraît que c'est un moment de géométrie sublime.

Owen apparaît, un plan de Paris à la main ; il soupire.

Qu'est-ce que je disais? Il se contenterait même de n'importe laquelle des onze autres avenues qui s'en éloignent en formant un angle de trente degrés précisément. Peut-être que, de cette façon, mon père pourra trouver ce qui lui manque à l'intérieur depuis avant même ma naissance. Ne me demandez pas ce que c'est. Je ne suis pas psychiatre.

Owen entre avec une bouillotte.

J'ai été existentialiste pendant un temps, mais personne à l'école ne savait ce que c'était.

OWEN. - Je croyais qu'à ton âge on faisait des fugues.

IRIS. - Je ne peux pas. J'ai une mission.

OWEN. - Une quoi ?

IRIS. - Il faut que quelqu'un sauve cette famille.

OWEN. – Tu as encore été parler à ces bonnes sœurs ?

IRIS. - Je fréquente une école catholique, au cas où tu ne le saurais pas.

OWEN. - Qui a eu cette idée ?

IRIS. - Toi.

OWEN. - Ah bon ?

Owen sort. Iris reste seule. Elle sort de sa cachette une boîte de vieilles photos.

IRIS. - Le seul véritable amour de ma mère a été un motard australien du nom de Arnie, tué en service en France, le 17 juin 1944. Et donc, tous les ans, le 17^{ème} jour de juin, ma mère s'en va au crépuscule s'asseoir au bout de la jetée en regardant vers le sud-est. Elle n'a jamais vraiment aimé mon père.

Sylvia apparaît avec un voile de mariée et soupire.

Mais quand il est revenu de la guerre sur une civière, elle a décidé de l'épouser quand même.

Sylvia disparaît.

De temps à autre, comme mon père ne peut pas vraiment travailler nous prenons des pensionnaires. Une fois, nous avons eu un Chinois bouddhiste. Il a écaillé des saumons douze heures d'affilée tous les jours pendant deux ans pour pouvoir faire venir sa femme de Chine. Mais elle n'est jamais venue. Alors un soir, il a quitté la maison vers onze heures, il a marché jusqu'à l'arbousier, il s'est assis et il est mort. C'est resté un mystère pour la médecine. Nous sommes allés à son enterrement et nous avons fait péter des pétards. Après, mon père m'a donné un poisson rouge que j'ai appelé Alakermaisse parce que c'est là qu'on l'a acheté. Tous les soirs, mon père et ma mère restaient à lire, parfois pendant des heures, et de temps en temps, ma mère levait les yeux sur Alaker qui tournait en rond, et mon père la regardait, et ils prenaient tous les deux une profonde inspiration comme s'ils venaient chercher de l'air à la surface. De là où je me tenais, de l'autre côté du bocal, il semblait que la vie allait suivre son cours ainsi pour toujours. Que tout baignait comme on dit. Voilà où en étaient les choses dans notre rue jusqu'à ce matin. Le 22 octobre de l'an de grâce mil neuf cent soixante deux, Alakermaisse s'est éteint paisiblement. Et cet après-midi, alors que le président des États-Unis envoyait un ultimatum aux Russes, ma mère a décidé de quitter mon père pour toujours. Elle a fait ses valises et ses adieux, mais en partant, elle a trébuché, elle est tombée et s'est cassé le poignet. Le docteur a dit que ce n'était pas grave, mais il ne connaît pas toute l'histoire. Maintenant, mon père reste à son chevet, sans fermer l'oeil, mais en rêvant tout de même à Paris. Parce qu'un jour, il espère y emmener ma mère. Et ce jour-là, il croit qu'elle l'aimera enfin. Grâce à l'alignement des rues. Vous voulez un cocktail ?

LAWRENCE. - Qu'est-ce que vous avez ?

Monsieur Lawrence apparaît de nulle part.

IRIS. - Une crème de menthe ? C'est pas mauvais. Ou alors de la Chartreuse.

LAWRENCE. - Vous avez du soda ? C'est pas ce que je voulais dire, soda. De l'eau ?

IRIS. - Vous avez peur des communistes ?

LAWRENCE. - Seulement - des chiens. Et – quoi ?

Un temps.

IRIS. - C'est rare que nous ayons des hôtes pour la nuit à cette époque de l'année.

Un temps.

Vous ne seriez pas poète par hasard ?

LAWRENCE. - Pourquoi ?

IRIS. - C'est que vous en avez l'air.

LAWRENCE. - Ah oui ?

IRIS. - S'il y a une guerre atomique, on devra tous manger des spaghettis en conserve pendant un mois. Vous imaginez ? M. DaSilva dit que, si aujourd'hui le monde est divisé, c'est parce que chacun de nous est divisé à l'intérieur. C'est peut-être parce qu'il est portugais qu'il sort ce genre de choses. En plus, il est aveugle, alors c'est permis. C'est comme quand un Italien vous fait le baisemain. N'importe qui d'autre, ça vous ficherait les chocottes. Vous êtes très beau vous savez. Mais pas d'une beauté classique.

Le regardant de plus près.

Vous n'avez pour ainsi dire pas de lobes.

LAWRENCE. - Ah non ?

IRIS. - Je peux vous faire un Manhattan si vous voulez.

LAWRENCE. - Vous m'avez dit votre, votre âge ?

IRIS. - Bientôt onze ans. Mais M. DaSilva dit que mon âme est très vieille. Vous croyez à la réincarnation au fait ?

Mademoiselle Rose pense que l'être humain est le stade le moins évolué de la réincarnation. C'est notre seule et unique pensionnaire pour l'heure. Elle travaille à la conserverie, et elle maintient la température de sa chambre à environ mille degrés. Je ne devrais pas dire ça, mais elle sent un peu le hareng frais. Même en prenant dans les six bains à la lavande par jour. Elle tremouille pendant des heures et elle ne vide jamais jamais sa baignoire. Ça c'est la table à dessin de mon père. Vous l'aimez ? Elle est entièrement en chêne massif.

LAWRENCE. - Félicitations.

Temps insolite.

IRIS. - Il a étudié la physique pendant deux ans à l'université. Mais après son retour de la guerre, il n'était plus bon à grand chose. C'est un drogué maintenant. Une fois, pour un premier avril, il a fait semblant de se pendre. Et il a bien failli y rester.

Temps.

Vous connaissez les travaux de Nikolai Lobachevsky ?

LAWRENCE. - Oui. Non.

IRIS. - C'est lui qui a émis l'idée selon laquelle deux parallèles peuvent se croiser, ce qui est une source de fascination constante pour mon père, mais pour lui seul. S'il aborde le sujet, faites comme si vous sentiez le brûlé dans la cuisine, c'est ce que fait ma mère. Au fait, je suis bouddhiste. Sœur Anamelda dit que le Catholicisme est totalement incompatible avec le Bouddhisme, même s'il y a des nonnes dans les deux cas. Elle a un énorme furoncle sur la paupière qui fait que, même quand son œil est fermé, on dirait qu'il est ouvert. Qu'est-ce que Dieu a besoin d'être aussi

cruel avec une vieille dévote comme elle. Qui sait. Il a peut-être le sens de l'humour. Mademoiselle Rose ne croit pas du tout en Dieu. Ce qui ne l'empêche pas d'être ma marraine. Mon père, lui, ne croit même pas en l'âme. Et vous, Monsieur Lawrence ?

LAWRENCE. - J'ai connu l'enfer.

IRIS. – Ça devait être intéressant.

LAWRENCE. - Je ne sais pas en quoi je crois.

IRIS. - Ça ne fait pas forcément de vous un athée ; tout au plus un agnostique. C'est un mot de dix lettres.

LAWRENCE. - C'est comme si mes mains n'étaient pas au bout de mes bras.

IRIS. - Elles ont l'air d'y être pourtant. J'espère que vous avez assez chaud. Je peux vous donner une couverture si vous voulez. Vous savez que vous n'avez quasiment pas de poils sur les jambes ? Je crois bien que c'est un signe d'intelligence.

LAWRENCE. - Sauf si on les rase.

IRIS. - Je ne savais pas qu'un homme pouvait se raser les jambes. Il faudra que j'écrive ça dans mon journal. Je note absolument tout.

Un temps.

LAWRENCE. - Pourquoi ?

IRIS. - C'est une idée de mon père. Il dit que je pose beaucoup trop de questions. Il dit que je devrais les écrire, parce que, plus tard, je serai capable d'y répondre toute seule. Dites-m'en un peu plus sur l'enfer. Vous n'y auriez pas rencontré le Père Wallace, par hasard ? C'était le curé de la paroisse. Il était assez controversé, mais il est mort d'un emphysème.

LAWRENCE. - Où avez-vous dit qu'était votre père, mademoiselle ?

IRIS. - Eh bien, comme je vous disais –

OWEN (*venant d'en haut.*) - Ici.

Temps.

IRIS. - Regarde. Un parfait inconnu.

LAWRENCE. - Monsieur.

OWEN. - Qu'est-ce qu'il se passe ?

IRIS. - Je l'ai trouvé sur la plage.

OWEN. - Sans blague ?

LAWRENCE. - Oui. Je – je – je –

IRIS. – Je te présente Monsieur Lawrence. Il a l'impression que ses mains ne sont pas au bout de ses bras.

OWEN. - Qu'est-ce que vous faites dans ce - peignoir ?

IRIS. - C'est le tien.

OWEN. – Ah bon ?

IRIS. - C'est une histoire incroyable.

OWEN. - Pourquoi tu ne le laisses pas raconter ?

IRIS. – Mon père veut que je fasse vœu de silence.

OWEN. – On n'a que faire des opinions des gamines de dix ans.

IRIS. – Surtout si elles sont plus intéressantes.

OWEN. - Alors. C'est quoi, heu – c'est quoi l'histoire?

LAWRENCE. - Votre fille a pris toutes mes affaires, monsieur.

OWEN. - Pardon. Mal au crâne. Pardon. Elle, elle quoi ?

IRIS. - Il cherche une chambre à louer.

OWEN. - Ah oui ?

LAWRENCE. - Peut – peut-être.

OWEN. - Vous n'êtes pas sûr ?

IRIS. - C'est un poète.

OWEN. - Un poète.

LAWRENCE. - J'en ai l'air, c'est tout.

IRIS. - Et il est allé en enfer.

OWEN. - Qu'est-ce que tu as fait de ses affaires, Iris ?

IRIS. - Elles sont toutes mouillées.

OWEN. - Où sont passés mes cachets ? En enfer ?

IRIS. - Tu les as finis, je crois.

OWEN. - Et pourquoi vos affaires sont-elles toutes mouillées ? Si ce n'est pas indiscret.

LAWRENCE. - Je suis tombé à l'eau.

OWEN. - Ah oui ?

LAWRENCE. - Il y a beaucoup de brouillard.

OWEN. - Mmmm ?

IRIS. - J'ai entendu un plouf.

LAWRENCE. - Le sol s'est soudain dérobé sous mes pieds. C'était –

OWEN. - Vas-tu arrêter de me suivre comme ça, Iris ?

IRIS. - Mon père est un solitaire.

OWEN. - Donc, il vous fallait une chambre ? C'est – c'est ?

IRIS. - Nous pouvons vous mettre dans l'ancienne chambre de M. Lowell. Il a filé avec l'ambassadrice Avon.

OWEN. - Ce n'est pas vrai, bien sûr. Excusez-moi. Il faut que je m'assoie. Désolé. Vous m'avez l'air de quelqu'un de - très gentil, Monsieur Lawrence. Quelqu'un de très gentil, très droit, très mouillé... et très poète. C'est –

LAWRENCE. - Pas –

OWEN. - Mais nous ne pouvons malheureusement pas vous garder. Nous – nous ne pouvons pas, c'est tout. Trouve-moi une aspirine. Désolé. Nous ne prenons plus de pensionnaires. C'est – c'est –

LAWRENCE. - Je me disais que ça serait peut-être le cas.

OWEN. - Oui. C'est – oui – c'est le cas. Désolé.

IRIS. - Et mademoiselle Rose?

OWEN. - Ce n'est pas vraiment une pensionnaire. C'est une amie de la famille. Bon, amie est peut-être – c'est une hôte de longue date – je ne devrais même pas dire hôte. Ça fait un peu –

IRIS. - Elle a une attirance sexuelle pour mon père. Ce qui est invraisemblable.

OWEN. - Tu connais la règle pour les mots qui ont plus de lettres que ton âge.

IRIS (*à monsieur Lawrence*). - Je n'ai pas le droit d'utiliser le mot *décrépitude* avant mes onze ans.

OWEN. - Ce sera charmant, n'est-ce pas?

Temps.

Même si nous avons de la place, ce qui n'est pas le cas, en fait – ma femme n'est pas bien. Elle n'est pas, eh bien – elle n'est – elle n'est – eh bien, c'est juste qu'elle – elle n'est – comment dirais-je – elle n'est –

IRIS. - Pas bien.

OWEN. - Elle n'est – merci Iris. Pas bien.

LAWRENCE. - On m'a dit qu'elle s'était – cassé le poignet – en tombant – dans les escaliers.

OWEN. - C'est un peu plus grave que ça en fait.

LAWRENCE. - Ah, je suis navré.

OWEN. - Fracture multiple. Iris, veux-tu bien arrêter de rouler des yeux comme ça et aller voir si les affaires de monsieur Lawrence sont sèches. Il doit être extrêmement désireux de partir. N'est-ce pas?

LAWRENCE. - J'étais bien ici.

OWEN. - Ah.

LAWRENCE. - Elle me disait, pour son poisson rouge.

IRIS. - N'est-ce pas tragique ?

OWEN. - Oui. Nous sommes tous passablement – effondrés par cette histoire.

LAWRENCE. - Ça devait être un sacré poisson alors. Influent.

OWEN. - Pardon ?

LAWRENCE. - Pardon ?

IRIS. - À mon avis, ce n'est pas une coïncidence si, depuis qu'il est parti dans les ouatères, les cuirassés américains font route vers La Havane.

LAWRENCE. - On a vu des choses plus étranges.

OWEN. - Ah bon ?

LAWRENCE. - Non?

OWEN. - Écoutez, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Lawrence, est-ce que vous pourriez quitter mon peignoir, s'il vous plait ? C'est – (*Monsieur Lawrence s'exécute.*) – et réintégrer vos affaires si elles sont – attendez – qu'est-ce que... ? Pas ici. Je vous en prie. (*Couvrant Monsieur Lawrence.*) Mais vous êtes complètement – C'est –

LAWRENCE. - Vous avez dit –

OWEN. - Je ne voulais pas dire – mais bon sang ! Je vous en prie! Remettez – je vous en prie.

LAWRENCE. - Excusez-moi.

OWEN. - Mon dieu.

IRIS. - Mon père est un peu pudibond.

OWEN. - Ce n'est pas vrai.

LAWRENCE. - Je comprends.

IRIS. - Pour ma part, je trouve le spectacle des organes génitaux mâles assez décevants.

OWEN. - C'est la dernière fois que je laisse quelqu'un t'emmener à la foire aux bestiaux.

LAWRENCE. - Vous et moi, nous étions ensemble à l'école peut-être ?

OWEN. - Pardon ?

LAWRENCE. - On se connaît ?

OWEN. - Ça m'étonnerait. Qu'est-ce que vous - ?

LAWRENCE. - Pardon ?

OWEN. - - racontez ?

LAWRENCE. - Quelquefois je reconnais des gens que je n'ai – vous comprenez ? – jamais rencontrés.

OWEN. - Hum.

LAWRENCE. - C'est juste que quelquefois, même le – comment dit-on déjà – le cadre le plus étrange semble – oui – ou alors, ou alors il me semble me souvenir de choses comme elles sont – Mais je crois qu'il s'agit seulement – d'une collision de molécules, comme des possibilités. Vous ne croyez pas ? Ou alors une impulsion

électrique, des fils qui relient la partie avant du cerveau à – à heu – je, je ne me souviens plus du reste.

Temps.

IRIS. - Vous ferez un hôte très brillant, monsieur Lawrence.

LAWRENCE. - Y a-t-il un endroit où je pourrais m'asseoir ? J'ai l'impression – d'attirer l'attention.

IRIS. - Mais faites absolument comme chez vous.

OWEN. - Excusez-moi. J'aimerais dire deux mots à ma fille. Dans la pièce à côté, si vous n'y –

LAWRENCE. - La pièce à côté. C'est –

OWEN. - Iris.

Owen et iris commencent à sortir et Lawrence les suit.

OWEN. - Où allez-vous ?

LAWRENCE. - Pardon ?

OWEN. - Attendez ici.

LAWRENCE. - Où ?

OWEN. - Juste –

LAWRENCE. - Juste - ?

OWEN. - - nous deux.

LAWRENCE. - Oui. Compris. Juste – qui ça ? Nous ?

OWEN. - Non. Nous.

LAWRENCE (*désemparé*). - Je ne comprends pas très bien où vous voulez que nous soyons tous, monsieur.

OWEN. - Je veux que vous, vous restiez ici. Là - ici. Pour l'instant. Nous, nous allons là.

LAWRENCE. - Compris.

OWEN. - Parfait.

Owen tire Iris hors de la pièce.